

V

Je ne suis qu'un enfant naïf, c'est possible. Mais lorsque je raisonne de sang-froid, il y a une chose que je ne puis admettre, c'est que dans les événements que je me suis donné pour triste tâche de relater, il y ait eu, à un degré quelconque, calcul de la part de la comtesse Orlof. Dans quel but ? Pourquoi ?... L'argent ? Mais, à maintes reprises, elle m'a prouvé qu'elle était la femme la plus désintéressée du monde. Ce n'est pas l'amour-propre qui me fait parler ainsi, la crainte d'avoir été dupe. Au point où j'en suis maintenant, une telle délicatesse sentimentale me siérait mal. L'amour, alors, dira-t-on, l'amour que, malgré tout, je lui voue toujours ? Pas davantage. L'amour, plus qu'on ne le croit, est circonspect, et méfiant, et féroce ment lucide. On ne se fait guère d'illusion sur l'objet aimé. On aime, voilà tout. Je sais par le menu ce dont est capable Athelstane. Ses stupres, comme disent ceux qui n'ont pas pressé dans leurs bras la châtelaine du Kalaat-el-Tahara, je peux les détester ou les chérir, cela me regarde. Mais les ignorer, c'est une autre affaire. Je mérite donc d'être cru, il me semble, quand j'affirme, avec une solennité à laquelle mon malheur fait qu'on doit prêter une foi entière, je mérite d'être cru quand j'affirme

qu'il est toute une catégorie de bassesses préméditées dont cette femme est incapable, par cela seul qu'elle est elle-même.

C'était bien la sixième fois que je dansais, ce soir-là, avec Athelstane. Comme cette danse finissait, elle me dit :

— Que faites-vous, tout à l'heure ? vous êtes libre, je pense.

— Quand, madame ?

— Après le bal. Oui, vous irez sans doute raccompagner M^{lle} Hennequin. Rien de plus naturel. Mais après ? il sera deux heures du matin. A cette heure-là, moi, il me semble que je commence à me réveiller. Et j'ai toujours faim. Je ne suis pas faite d'une autre façon que les autres, je suppose. Donc, un petit souper m'attend, avec quelques intimes : trois ou quatre officiers, Hobson... des gens que vous connaissez. Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ?

— Où cela, madame ?

— Mais chez moi.

— Au Kalaat-el-Tahara ?

Elle me regarda.

— C'est très bien, dit-elle, de connaître le nom de mon château. N'est-ce pas que c'est un beau nom ?

— Un très beau nom.

— Et plus justifié que vous ne sauriez le croire. Je ne trouvais rien à répondre.

— Vous m'amusez, fit-elle. C'est promis ?

Comme elle me posait cette question, je vis un des maîtres d'hôtel de la Résidence qui s'approchait discrètement de moi. Je compris que le général Gouraud m'envoyait chercher, il était à peine plus de minuit. De toute façon, sans doute, à deux heures, je serais libre... je pouvais accepter.

— C'est promis, madame.

— Où est le général ?

— Il vous attend dans le hall du premier étage, mon capitaine.

Je montai rapidement.

Il n'y avait que peu de monde, dans ce hall. De vieux messieurs qui jouaient placidement au bridge. Un éclairage assez réduit. On ne voyait que les mains tenant les cartes, sous les abat-jour verts.

Le général Gouraud m'attendait sur la dernière marche de l'escalier.

— Venez, dit-il.

Et il m'emmena dans son cabinet.

— Asseyez-vous.

Il fut obligé de me répéter cette invitation. Je le regardais, debout, sans comprendre, effrayé de l'émotion que, maintenant que nous étions seuls, il n'essayait plus de me cacher.

— Mon pauvre ami, dit-il enfin, vous allez avoir un grand chagrin.

— Qu'y a-t-il, mon général ?

— La deuxième compagnie de méharistes, votre compagnie...

— Eh bien ?

— Elle vient d'être à peu près anéantie.

Incapable de proférer une parole, je le regardais.

Il dut croire que j'avais mal entendu, il répéta :

— Oui, à peu près anéantie. Deux pelotons sur trois.

Je restai immobile. Il s'approcha de moi. Sa main se posa sur mon front, me força à relever la tête. Je vis ses yeux bleus, d'ordinaire si clairs, en cet instant noyés d'une brume triste. Il vit les larmes qui coulaient des miens.

— Mon pauvre ami, répéta-t-il. Et eux, les pauvres gens !

— D'Hollonne ? murmurai-je.

— Mort.

— Roussel ?

— Il est sain et sauf. Son peloton est le seul qui ait échappé. Un retard, par bonheur, a dû l'empêcher de rejoindre à temps les autres. Sans cela... Ils étaient, paraît-il, plus de trois mille contre eux.

— Ferrières ?

— Mort. Les deux premiers pelotons ont été complètement massacrés. Ne me demandez pas de détails. C'est tout ce que je sais pour le moment. Le télégramme m'apportant cette affreuse

nouvelle m'annonce un rapport, qui m'est envoyé par avion. Je l'aurai demain matin, sans doute. Le colonel Prieur sera là. Je vous attends avec lui, à la première heure. Il connaît le pays. Mais vous le connaissez encore mieux que lui. « Au nord-est d'Abou-Kemal... » dit le télégramme. Venez.

Il m'entraîna vers la muraille, sur laquelle était fixée une immense carte des déserts de l'Euphrate. Les pointillés, bleus, rouges, indiquaient les frontières, les zones d'influence, anglaises, turques, les nôtres.

D'une canne, dont l'extrémité tremblait un peu, il désigna un point sur le tragique espace jaune.

— Ce sont les bédouins Chammar qui ont dû faire le coup, dit-il.

Je secouai la tête.

— Ce ne sont pas les Chammar ; jamais ils n'auraient osé.

— Qui, les Kurdes, alors ?

— Sûrement des Kurdes, et sans doute encadrés par des réguliers turcs camouflés.

— Vous avez peut-être raison. Mais je ne croyais pas que nos deux malheureux pelotons se trouvassent déjà si près de la frontière turque. Nous sommes le 12 juin. C'est entre le 7 et le 9 que l'affaire a eu lieu. Ils ne devaient dépasser Abou-Kemal que vers le 16. Voyez leurs prévisions de marche.

— A quelle date ces prévisions vous ont-elles été communiquées, mon général ?

— Le 20 mai. Voilà le timbre de l'enregistrement. J'ai approuvé par dépêche du même jour. A quoi pensez-vous ?

Je ne répondis pas. Au prix d'un effort surhumain pour dompter mon émotion, j'étais en train de chercher à me rappeler une autre date, la date de certain voyage d'Hobson à Palmyre. Un avion anglais venu de Bagdad l'avait ramené à Damas, mais par un chemin que je n'avais jamais très bien réussi à établir. La date, mon Dieu ! Décidément, en cette minute, j'étais trop ému. Je ne parvenais pas à la retrouver.

Au-dessus de nous, l'orchestre commença de jouer un tango.

Le général eut un geste de détresse.

— Cette musique, fit-il, quelle amertume ! On m'a apporté le télégramme comme mes premiers invités arrivaient. Je ne pouvais pourtant pas les mettre à la porte. Je me suis maîtrisé. Il va falloir que vous fassiez de même, quand vous allez redescendre. Tout cela doit rester secret. On n'accuse les coups qu'après la riposte.

Il dit encore :

— Pauvre petit Ferrières ! Arrivé ici en décembre dernier. Il n'aura pas fait long feu. Un enfant qui avait fait toute la guerre sans une blessure. Son père était mon camarade de promotion. Quand son fils est venu en Syrie, il m'avait

écrit pour me le recommander. Il n'avait plus que lui.

— Ah ! dis-je, je suis sûr que tout cela n'aurait pas eu lieu, si...

Le général me regarda.

— Si quoi ?

— Loin de moi la pensée de porter atteinte à la mémoire de ceux qui viennent de mourir. Mais c'étaient des enfants, des enfants trop braves. Non, mon général, les choses ne se seraient pas passées ainsi, s'il avait été là.

— Qui ?

— Lui, Walter.

Il me prit la main.

— Nous avons eu la même pensée, dit-il.

Il me désigna, sur son bureau, une feuille de papier.

— Voici la minute du télégramme qui vient de partir pour lui, 3, rue de Marne, Lagny, n'est-ce pas ? Je lui demande de rentrer d'urgence.

— Il rentrera, mon général.

— Je le sais. Mais il y a à peine trois mois qu'il est parti. Il n'en était encore qu'à la moitié de son congé.

— Il prendra le premier bateau, mon général. Dans vingt jours, au plus tard, il sera au milieu des survivants.

— Oui, dit Gouraud. Dans vingt jours ! Comme c'est long ! Il n'y a plus là-bas que Rous-sel...

— Roussel est brave.

— Brave, trop brave, presque, comme vous disiez tout à l'heure. Et il n'a pas vingt-quatre ans.

Le pesant silence qui régna alors fut rompu par les premières mesures d'une nouvelle danse. Le général se leva.

— Descendons, dit-il. Je ne veux pas que notre absence soit remarquée, en bas. Téléphonez au colonel Prieur qu'il soit demain matin, le plus tôt possible, dans mon cabinet, et accompagnez-le.

* * *

— Où étiez-vous donc ? me demanda Hobson. M^{me} Orlof vous fait chercher partout. Il est près d'une heure. Nous sommes tous d'accord pour la suivre chez elle, dès maintenant.

Il me sembla, tandis qu'il me parlait ainsi, surprendre dans ses paroles comme une nuance de défi railleur. Que savait cet homme ? Quelle part avait pu être la sienne dans la sinistre catastrophe ? Que n'aurais-je pas donné pour le savoir !

Athelstane venait à notre rencontre, au bras de Roche.

— Eh bien, Hobson vous a prévenu ? Nous nous en allons, à l'anglaise. J'emmène dans ma voiture le lieutenant Roche et le consul d'Espagne. Vous, Hobson, chargez-vous du capitaine et de mes autres invités. Nous sommes sept, cela suffit.

Herbes, tristes herbes, fleurs pâles qui ondulent, au printemps, pour quelques semaines, à perte de vue, sur les mornes plateaux de la Djezireh, vous êtes le linceul éphémère qui se referme sur les corps mutilés de mes compagnons. Rien que la plainte du vent, le dé clic sec des sauterelles et des petites gerboises. Ferrières, d'Hollonne ! Qui donc aura connu les affres de vos derniers instants, chers martyrs aux burnous rouges ! Comment l'auriez-vous traité, celui qui serait venu vous dire que, la nuit où j'aurais appris que vous n'étiez plus, je ne l'aurais pas passée tout entière à vous pleurer ? Où vais-je, présentement, dans l'automobile conduite par cet étranger, qui est, peut-être, votre bourreau, bien plus que le bédouin qui vous égorgea ? Où vais-je !... Ah ! comme je les entends, en cette minute, dans toute leur horreur, les premiers grincements de l'engrenage.

Les deux automobiles ne mirent pas cinq minutes à parcourir la distance qui sépare la résidence des Pins de la villa possédée par la comtesse Orlof, sur la colline de Saint-Dimitri. C'était dans cette villa que j'étais venu la voir, huit jours auparavant. Elle ne l'habitait qu'incidemment de mai à novembre, pendant les courts séjours qu'elle faisait à Beyrouth. Le reste des mois d'été, elle résidait au Kalaat-el-Tahara. L'hiver même, il lui arrivait d'aller s'y enfermer des semaines entières.

Le service de la villa était assuré par trois serveurs égyptiens, en longues chemises de lin blanc, galonnées d'or. Elle dit à l'un d'eux, en arabe :

— Préviens le chauffeur qu'il se tienne prêt, à partir de quatre heures. Je remonte au château ce matin.

Nous pénétrâmes dans le hall. Un souper froid y était servi. Dans le boudoir voisin, on apercevait deux tables de jeu, préparées.

Hobson se frotta les mains.

— Poker ? dit-il.

— Jouez d'abord, si vous préférez, dit Athelstane. Nous souperons après.

— Je ne joue pas, fit Roche.

— Moi, non plus, dis-je.

— Vous me tiendrez compagnie, dit M^{me} Orlof. Il y a des nuits où je ne toucherais pas à une carte pour un empire.

— On n'est plus que quatre, maugréa Hobson. Ce n'est pas intéressant. Un bridge, alors ?

— Au bridge, dit Roche, ça va, je joue.

— Il y aura un rentrant ?

— D'accord, dirent les trois autres.

Et ils se mirent à rompre le paquetage des cartes.

— Venez, me dit Athelstane.

Dans un coin du hall, où s'amoncelaient tapis et coussins, elle s'était allongée à demi.

— Mettez-vous là, près de moi. Que voulez-vous ? du whisky ?

— Du whisky.

J'avais besoin de boire, de boire pour ne pas me haïr, pour chasser momentanément l'image des pauvres corps gisant parmi les hautes herbes.

Dans le boudoir, le cliquetis des *contre* et des *surcontre* commençait.

La suite des événements permettra à ceux qui liront ces lignes de se faire de la comtesse Orlof l'idée qu'ils jugeront la plus équitable. Moi, je ne puis dire qu'une chose : c'est de cet instant qu'a daté son emprise sur moi. Ironie cruelle : ce fut l'ébranlement dont je venais d'être meurtri qui facilita sa tâche. Je sentais peu à peu toute ma douleur se transformer en amour. Mais par quelle prodigieuse intuition cette femme, qui n'était d'ordinaire que raillerie et indifférence, avait-elle trouvé, au moment précis qu'il fallait, le moyen de devenir soudain tout douceur.

Gravement, elle m'observait.

— Qu'avez-vous ?

Et, comme j'allais lui répondre par une phrase quelconque :

— Non, ne parlez pas. Ne dites rien encore. Ce ne serait pas la vérité. Je le sentirais. J'en serais froissée. Donnez-moi une de vos cigarettes. J'ai vu que vous ne fumiez que du tabac français, j'aime le tabac fort.

Elle cessa de me regarder. Ses yeux se reportèrent sur le tapis où elle était accoudée.

— Voyez, dit-elle, comme il est beau.

Lentement, elle caressait l'épais tissu sombre.

— C'est un tapis de chasse. Il date du temps des Safides, la grande époque persane. Aimez-vous les tapis ? Je les ai toujours adorés. Quand j'étais enfant, et qu'on m'enfermait, parce que j'avais été insupportable, je m'allongeais sur le tapis de ma chambre, qui était presque aussi beau que celui-ci, quoique dans un autre genre. Grâce à lui, jamais je ne me suis ennuyée. Chaque fois, je découvrais en lui de nouveaux dessins, des beautés que je n'avais pas aperçues les fois précédentes. Il m'était tout un univers.

Dans le boudoir, les joueurs surexcités parlaient plus fort. On entendait, dominant les autres, la voix d'Hobson.

— A Khartoum, disait-il, oui, c'est à Khartoum que j'ai vu la plus belle partie. On a contré un pique dix-sept fois. Pour payer, le petit Prescott, qui avait perdu, a dû vendre un château qu'il avait dans le Devonshire, et qui avait été donné à son trisaïeul par la duchesse de Portlsmouth. Depuis, Prescott est entré à la Chambre des lords.

— Vous vous en tirerez à moins cher aujourd'hui, disait Roche, qui paraissait en veine. Deux sans atout.

— Trois pique.

— Je contre.

Etendue tout de son long, le menton touchant presque le tapis, Athelstane, les yeux fixes, songeait. Ni elle, ni moi, ne parlions plus.

— Le premier tour est fini, dit Roche.

— On retire, fit Hobson.

La comtesse Orlof s'était levée.

— Ecoutez donc, dit-elle. Il est trois heures. Ne croyez-vous pas que vous pourriez venir souper ?

Un à un, les joueurs réapparurent dans le hall. Athelstane sonna. Les serviteurs égyptiens entrèrent. Ils firent jouer les commutateurs. Un flot d'électricité nous inonda.

— Placez-vous comme vous l'entendrez.

Je me trouvai assis à sa gauche.

Les convives parlaient tous à la fois. Mangeant, buvant, ils commentaient les péripéties de la partie.

Je me taisais. Je regardais la comtesse Orlof, plus étrange et plus belle, semblait-il, à mesure que cette nuit s'avavançait. Avec cette clairvoyance généralisatrice que donnent l'alcool et les veillées prolongées, je songeais à ma destinée, à celle des temps bizarres que nous traversions. Ce salon, brillant ce soir des uniformes de chez nous, j'évoquais le temps où il était plein d'uniformes allemands et tures... Il n'y avait pas quatre ans ! Ah ! qu'il en avait fallu, pour ce changement, de pauvres capotes bleues couchées entre la Somme et les Vosges. Et voici que, sur l'Euphrate, les

burnous rouges continuaient le sacrifice... Les vivants sont-ils dignes des morts ?

— Vous ne mangez pas ? me dit à mi-voix la comtesse Orlof.

Je tressaillis. Elle vit mes traits qui se crispèrent.

— Vous n'êtes qu'un enfant, dit-elle, plus bas encore, et profitant d'un instant où Hobson s'em pêtrait dans une de ses histoires. Faites comme tout le monde. Il ne faut pas avoir l'air abattu, quand nous ne sommes pas sûrs que tous ceux qui nous entourent sont nos amis.

Dans la coupe d'argent, aux filigranes de Damas, qu'elle me présentait, je pris machinalement, parmi d'autres fruits, trois ou quatre amandes vertes, qui restèrent sur mon assiette. Sans mot dire, la comtesse Orlof, s'armant d'un couteau, se mit à les ouvrir. Elle les déposait devant moi, l'une après l'autre, toutes fendues.

— Tiens, fit-elle, comme elle venait d'ouvrir la dernière, en voici une qui est double. Comment appelez-vous ça, en français ?

— Une *philippine*, madame.

— C'est cela, une philippine. Nous allons donc faire, à nous deux, une philippine. Je prends ma moitié ; mangez la vôtre. Voyons qui gagnera. Vous acceptez ?

J'inclinai la tête en souriant.

Hobson venait de se lever, titubant un peu, une coupe de champagne à la main.

— Je propose à l'honorable compagnie de porter un toast, dit-il. A la santé de notre hôtesse. A la santé de la femme la plus... la plus..., à la santé.

Il s'embrouillait, la langue pâteuse, ne trouvant plus ses mots.

— A la santé de la Châtelaine du Liban, cria Roche.

— C'est cela, hurlèrent les autres. A la santé de la Châtelaine du Liban.

Les coupes se choquèrent, celle d'Hobson avec tant d'enthousiasme qu'elle brisa la mienne.

— Du bonheur, du bonheur pour vous, grasseya-t-il. Eh, eh ! A la b...elle !

— Mes enfants, dit M^{me} Orlof, vous êtes tous bien gentils et je vous remercie. Mais je vous préviens que j'ai aujourd'hui, à midi et demi, au Kalaat-el-Tahara, un émir Chehab à déjeuner. La villa que voici n'est pas organisée pour les quelques heures de repos que je désirerais, auparavant, prendre un peu. Continuez ici, si bon vous semble, votre partie. Je vous laisse les bouteilles et les Egyptiens. Avec votre permission, je remonte au château.

— Je m'en vais aussi, dit Roche. Inspection ce matin à huit heures. Je n'ai pas envie de ramasser, comme la dernière fois, quatre jours d'arrêt.

— Et notre partie ! fit Hobson.

— Le capitaine Domèvre me remplacera.

— C'est impossible. J'ai moi-même du travail ce matin.

— Nous pouvons faire un bridge sans rentrant, dit le consul d'Espagne.

— Va pour un bridge à quatre, dit Hobson. J'ai cinquante livres à regagner.

Tout le monde s'était levé.

— Je vais vous déposer chez vous, dit la comtesse Orlof à Roche.

— Vous êtes trop bonne, madame. Mais cela va vous faire faire un détour. J'habite près de l'église de

— C'est l'affaire de dix minutes. Et le capitaine ?

— Oh ! lui, dit Roche, il habite à la Remonte, sur la route de Damas. C'est votre chemin.

— Bon, en voiture, alors.

Je l'aidai à mettre son manteau.

Le jour naissait quand l'automobile, après avoir laissé Roche devant sa porte, s'engagea entre les haies de la route de Damas. Les dernières neiges du Sannin commençaient à se teinter de rose. La comtesse Orlof abaissa une glace de la voiture. Une brise fraîche entra.

Déjà, l'automobile s'arrêtait devant la Remonte.

— C'est ici que vous habitez ? demanda Atheltane.

— C'est ici, madame. Je vous remercie...

— Bon ; n'oubliez pas notre philippine. Vous savez que le pari court à partir de demain.

Elle me tendit sa main, que je portai à mes lèvres.

Ce parfum, mon Dieu ! où l'avais-je senti une première fois ? Ah ! oui, je me souvenais, j'en étais sûr : dans le petit salon d'Hobson, lors de la première visite que je lui avais faite.

Et, tandis que la *Mercédès* disparaissait sur la route, je demeurai, immobile, atterré de ma découverte.

*
* * *

Dans quel piège abominable ont-ils décidé de me faire tomber ? « Un enfant, disait Athelstane, vous êtes un enfant. » Et bien ! cet enfant-là, ils vont voir s'il est si facile de le berner.

Jamais je n'oublierai cette journée. Tantôt, je m'accusais de démence. Qu'était cette folie de la persécution qui me prenait ? Athelstane était sincère, j'en aurais mis ma main au feu, lorsqu'elle me parlait, allongée sur son tapis, avec cet air de commisération triste. Quel roman étais-je en train de bâtir sur le souvenir d'un parfum ? Elle aurait été la maîtresse d'Hobson, au pire ? Et puis après ! La liberté de sa vie, n'était-elle pas étalée au grand jour ? Cette femme n'en tirait-elle même pas comme une sorte de gloire insolente ? Et, d'autre part, mon importance, à moi, n'étais-je pas en train de me l'exagérer de façon ridicule ? Si la comtesse Orlof voulait, ou *devait*, aider Hobson dans une machination quelconque,

de quel secours, conscient ou non, pouvais-je leur être, moi, voyons ! Ah ! tout cela ne tenait pas debout... Mais, tout de suite, je n'avais qu'à évoquer les corps de mes amis trahis et massacrés, et une frénésie s'emparait de moi. Je voyais des espions, des traîtres partout. La collusion de la comtesse Orlof et de l'officier britannique m'apparaissait indiscutable. Hallucinations, étapes brûlées dans le cours logique d'un raisonnement ! Que les esprits les plus froids me jettent la première pierre. Je passe ma main sur mon front. Aujourd'hui encore, après avoir réfléchi, et réfléchi sur le plus mince détail de mon aventure, il m'arrive parfois de douter de tout, d'elle, de ne plus savoir... Qu'on s'imagine alors l'horreur qui me saisit ce matin-là, dans les premiers instants où il me fut donné d'entrevoir mon inexorable avenir.

Mon avenir ! Mais pourquoi ce fatalisme ? ne suis-je pas enfin, un homme libre ? Chers antidotes de ce vénéneux duo, Michelle, Walter, qui m'empêche de courir me blottir auprès de vous, aujourd'hui encore ? Aujourd'hui, car, demain, je sens qu'il sera trop tard.

Je ne dormis pas. Comment dormir ! Le colonel Prieur, à qui j'avais téléphoné de la Résidence, devait être à huit heures et demie chez le général, et moi aussi. J'aurais eu trop peur qu'on oubliât de me réveiller. Et d'ailleurs, je n'avais pas sommeil.

Tous à la fois, les moineaux s'étaient mis à chanter dans le petit jardin, sous ma fenêtre. Accoudé, je contempiais le Sannin. Les neiges de la grande montagne, du rose, étaient en train de passer au rubis sanglant. Des paysans trottinant sur leurs ânes allaient vers la ville.

Chez le général, mon énervement ne connut plus de bornes. Tandis qu'il parlait, mettant le colonel Prieur au courant, puis nous lisant le rapport qu'il venait de recevoir, j'avais toutes les peines du monde à contenir mon émotion.

— Vous aviez raison, avait-il dit en commençant sa lecture, ce sont les Kurdes qui ont fait le coup.

Me raidissant pour ne pas éclater en sanglots, j'écoutais l'énumération des détails atroces de ce guet-apens : le corps de d'Hollonne, haché de coups de couteau, et retrouvé au milieu d'une couronne de cadavres..., jusqu'au dernier instant, la servant lui-même, il avait dû manœuvrer la mitrailleuse de son peloton ; Ferrières, décapité, et sa tête, horrible trophée, promenée jusque dans les rues de Mardin par les ignobles vainqueurs... d'autres choses encore, qu'on se refuse à écrire, à imaginer...

Le général avait terminé. Comme nous demeurions tous trois sans parler, un officier d'ordonnance entra, porteur d'un télégramme.

Gouraud le lut. Ses yeux brillèrent.

— C'est la réponse du capitaine Walter. Il m'annonce qu'il prendra le prochain paquebot.

Je m'étais levé.

— Mon général, j'ai une requête à vous adresser.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Walter ne sera pas ici avant quinze jours. Roussel est seul là-bas. Il faut que vous m'autorisiez à aller le retrouver. Je compte toujours aux méharistes.

Le Haut-Commissaire échangea un regard avec le colonel Prieur.

— Je suis heureux, dit-il, que vous m'adressiez cette demande. Je puis même vous dire que j'espérais, que je savais que vous me l'adresseriez. Mais je refuse.

— Mon général...

— Oui, je refuse, d'accord en cela avec le colonel. Vous faites votre devoir en demandant à partir là-bas. Nous faisons le nôtre en vous gardant ici. C'est une bien triste occasion que je choisis, Domèvre, pour vous dire en quelle estime je tiens votre effort, combien j'apprécie les services que vous ne cessez, depuis trois mois, de nous rendre aux renseignements. Votre colonel m'a fait bien des fois votre éloge. Vous resterez dans ce poste que vous n'avez pas sollicité. Si je n'avais pas eu le capitaine Walter pour prendre en main les malheureux éléments échappés à la tuerie, c'est au capitaine Domèvre que j'aurais fait appel, je vous le jure. Mais Walter est là. Ce n'est

pas à vous que j'ai besoin de faire son éloge. A chacun sa tâche. Continuez, à Beyrouth, celle que que vous avez si bien commencée.

Le ton était sans réplique. A partir de cet instant, je n'aurai plus guère que des occasions de m'accabler. Qu'il me soit permis, une dernière fois, en toute équité, de dire que j'ai fait en cette minute tout ce qui était en mon pouvoir pour me soustraire à mon destin. Que ceci soit porté à ma décharge. Après, je n'ai plus été qu'un pauvre corps rallotté par les vagues.

Le colonel Prieur et moi, nous sortîmes silencieux de la Résidence. Dans l'automobile qui nous emportait vers le Grand-Sérail, tout à coup il me dit :

— N'y a-t-il pas quelque chose qui vous frappe, dans toute cette histoire ?

Et, comme je me taisais :

— Oui, une date, la date du voyage d'Hobson à Palmyre, de son prétendu voyage à Palmyre, — il est revenu par Bagdad. — En avion, on fait vite un crochet par Mossoul, et à Mossoul on est bien placé pour refileur un discret mot d'ordre aux *tchétès* Kurdes. C'était juste dix jours avant l'affaire. Dix jours ! Ce ne serait pas la première coïncidence de cette sorte que nous relèverions à l'actif de ce cher ami. Mais, cette fois, la mesure serait un peu dépassée, n'est-ce pas ? quoi ! qu'avez-vous ?

Je venais d'éclater en sanglots.

— Mon colonel, mon colonel.

— Eh bien ?

— Il fallait me laisser partir.

Gravement, il me dit :

— Calmez-vous.

Il reprit :

— Je suis de l'avis du général. Votre place est à Beyrouth. Vous en avez suffisamment vu, ici, depuis trois mois pour savoir que ce n'est pas seulement dans les steppes de la Djezireh que la bataille est engagée.

Je continuais de pleurer en silence. Il me mit la main sur l'épaule.

— Mon cher enfant, je comprends votre peine. J'aurais voulu travailler un peu aujourd'hui avec vous, bien que ce soit dimanche. Mais non ! Il faut rentrer, vous reposer toute la journée, essayer de penser à autre chose. Demain, votre esprit aura besoin d'être clair et alerte. Votre énervement m'effraie un peu, savez-vous ! Il n'y a rien, n'est-ce pas, dans cette surexcitation, qui ne soit l'effet naturel de votre douleur ?

Là ont commencé les mensonges. Je fis signe que non.

— Eh bien, je vous le répète, il faut vous reposer.

L'automobile avait dépassé depuis longtemps la Remonte. Il donna au chauffeur l'ordre de faire demi-tour. Il tint à descendre, à m'accompagner jusqu'à la porte de ma chambre.

— Là, rentrez. Demain, nous mettrons les bouchées doubles. Il y a dans cette navrante histoire des points suspects que nous aurons à élucider de concert. D'ici là, du repos, du calme. C'est compris ? Ce sont d'affectueux arrêts auxquels je vous condamne.

Devons-nous nous en prendre aux événements, ou portons-nous en nous-mêmes la source des complications qui nous accablent ? Enfant, et, plus tard, jeune homme, combien de fois ne m'est-il pas arrivé de déplorer la monotonie de mon destin. « L'occasion, pensais-je, me sera-t-elle donnée une seule fois de la rompre ? » Médiocrité bienheureuse, ah ! comme tu me faisais alors horreur. Maintenant, je frémis en écoutant la voix mystérieuse qui me convie à cheminer sur l'étroit sentier où un faux pas suffit pour me jeter au gouffre. Du précipice, des buées empoisonnées montent vers moi. Que de paix apparente, pourtant, m'environne ! Dans la chambre voisine, un brave homme de lieutenant siffle. Je connais ses habitudes : il est en train de faire mousser le savon de sa barbe. C'est dimanche : il est libre, il est satisfait. Il ne connaîtra jamais l'inquiétude que crée un beau corps de velours noir incliné sur les entrelacs d'un tapis de Saraband.

J'étais sincère, je le jure, je n'avais pas l'intention de sortir de la journée quand, vers deux heures, j'envoyai un petit mot à Michelle pour

m'excuser auprès du colonel Hennequin de ne pouvoir aller dîner chez eux. J'alléguai un violent mal de tête, et ce n'était pas un vain prétexte : les émotions successives de ces deux journées m'avaient, à la lettre, brisé.

C'était un des premiers jours de forte chaleur. Je m'étendis sur mon lit et ne tardai pas à m'assoupir.

Quand je me réveillai, le soleil couchant teignait d'orange les murs crépis de ma chambre. Il était six heures. Je me levai, étrangement dispos. J'avais soif, je descendis dans la salle de la popote et ordonnai au Sénégalais préposé à notre service de me donner quelque chose à boire. Il n'avait pas la clef de l'armoire aux liquides. Seule restait, dehors, une bouteille d'absinthe, aux trois quarts vide. J'en bus.

Je me vois encore, sur cette table de bois sans nappe, buvant cette mixture verdâtre. L'espèce de béatitude vulgaire où elle me plongeait me faisait trouver risibles, tout à coup, les appréhensions au milieu desquelles je m'étais endormi. Avais-je perdu le sens commun ?

— Raisonçons un peu, me disais-je. D'Holonne, Ferrières massacrés, c'est horrible. Mais cette horreur-là, est-elle la cause de mon trouble ? Je sais bien que non. En toute autre circonstance, elle n'eût fait que décupler mes facultés actives. Alors, quoi ? Hobson, peut-être, a préparé le coup. Et puis après ? Serait-ce une surprise pour

moi ? Je sais bien que non. Athelstane, son entente possible avec lui ?... Evidemment, tout est là.

J'appelais le Sénégalais :

— Ya-Pô, va me chercher mon paquet de cigarettes, dans ma chambre, sur la table.

Il revint porteur des cigarettes. Pendant ce temps, je m'étais préparé une autre absinthe.

— Qui dîne ce soir, ici ?

— Y en a personne, ma capitaine. Tous officiers manger dehors, en ville.

J'imais mieux ça.

A sept heures, je me mis à table. J'expédiai rapidement mon repas. Puis, je remontai dans ma chambre, je me mis en civil.

Quand je me remémore par le détail cette tragique après-midi, je suis obligé d'avouer que ma controverse avec moi-même n'eut même pas l'élémentaire mérite de la sincérité. Ces heures, je les ai passées à essayer de me leurrer. Je n'avais qu'un désir, celui de revoir Athelstane. Mais la réalisation de ce désir, je le savais, était déjà un crime envers Michelle. Il fallait, hypocritement, le travestir. C'est ce que je fis, et l'absinthe m'a aidé à noyer, à mes propres yeux, ma duplicité.

— Si la comtesse Orlof a partie liée avec Hobson, mon devoir est de le vérifier. Et n'ai-je pas pour cela le meilleur des prétextes, un prétexte qu'elle m'a fourni, hier soir, elle-même ?

Mon plan était fait. Il était d'une de ces espè-

ces de folies qui paraissent infiniment raisonnables. La demie de huit heures venait de sonner quand je pris, devant la Remonte, le tramway qui mène au centre de Beyrouth.

*
* *

Place des Canons, je cherchai une automobile conduite par un chauffeur musulman. Un chauffeur chrétien n'eût pas à cette époque accepté de me conduire, en pleine nuit, en pays druse. Le prix fut rapidement fait : six livres aller et retour.

— En avant !

La petite automobile venait à peine de s'engager sur la route de Damas que j'ordonnai au chauffeur de rebrousser chemin.

Une énorme lacune venait soudain de m'apparaître dans mon projet. Il me fallait, au Kalaat-el-Tahara, trouver Athelstane seule. Or, il pouvait fort bien se faire que *quelqu'un* fût auprès d'elle. Je devais donc, au préalable, m'assurer de la présence à Beyrouth de ce *quelqu'un*.

Guidant le chauffeur, j'atteignis bientôt, derrière le Grand-Sérail, la porte de la maison d'Hobson.

— Ton maître est-il là ? demandai-je au cawass qui venait à ma rencontre, dans l'escalier.

Il me fit signe que oui, s'effaçant pour me

laisser entrer. En trois mois, je m'étais acquis les bonnes grâces de ce personnage. Je pus ainsi ce soir-là pénétrer brusquement, à peu près à l'improviste, dans le cabinet de travail du major.

Il était en pyjama, en train de travailler à sa table. L'abat-jour concentrait la lumière sur sa massive tête rousse. Elle ne se releva pas quand j'entrai. Il m'avait entendu venir, mais avait dû croire que c'était un domestique.

— Bonsoir, Hobson !

Il ne tressaillit qu'imperceptiblement.

— Oh ! bonsoir. C'est vous ?

J'étais près de lui, assez près pour discerner l'objet de son travail. Une carte d'état-major était sur son bureau, une carte ployée de telle façon que la région qui se trouvait en cet instant sous les yeux de l'officier de liaison britannique, était la région sud de la Djezireh. Si j'avais pu avoir un doute, il m'eût été difficile de le conserver plus longtemps.

En m'apercevant, Hobson avait eu un mouvement pour couvrir ce coin de carte d'une feuille de papier. Mais il était trop tard. Un tel geste eût été le plus significatif des aveux.

Il a toujours été beau joueur. Il le fut. Il se renversa, en s'étirant, dans son fauteuil.

— Ah ! je suis content de vous voir. J'étais en train de m'abrutir sur des papiers.

— Je ne fais que passer, dis-je. Deux mots seulement. Je dîne demain soir avec un ami qui n'est

à Beyrouth que pour trois jours. Faites-moi le plaisir d'être des nôtres.

— C'est pour moi que sera le plaisir.

Nous nous regardâmes, avec le demi-sourire de deux hommes astreints entre eux au mensonge perpétuel, et qui ne sont pas dupes.

— Vous travailliez ?

— Cette damnée frontière du Tigre, dit-il. Un rapport qu'on me demande. Quelque chose qui n'a pas beaucoup d'intérêt.

— Si peu d'intérêt que cela ?

Je lui lançai un coup d'œil railleur. Ses paupières battirent légèrement. Je venais de marquer un point. Téméraire, je tins à poursuivre mon avantage.

— Une question, Hobson ?

— Dites.

— Supposez qu'un agent à nous — en admettant que nos deux naticns emploient encore, depuis la guerre, l'une contre l'autre, des agents secrets — eh bien ! supposez donc que cet agent vienne me proposer de m'apporter ce rapport-là, combien, à votre idée, devrai-je lui donner ?

Il me regarda à son tour.

— Oh ! pas beaucoup, dit-il négligemment. Vingt mille livres sterling. Ce serait bien payé.

— Fichtre ! je vous crois. Et pourquoi ce chiffre-là, plutôt qu'un autre ?

— Oh ! fit-il, c'est parce que je serais autorisé, toujours dans l'improbable supposition que vous

venez de faire, à payer moi-même de cette somme le brave homme qui viendrait m'apporter tel de vos documents. L'Angleterre est une nation généreuse.

Nous rîmes, tous deux. Sur la muraille, l'ébène poli des casse-tête soudanais avait des reflets sombres.

— Quel document, Hobson, par exemple ?

— Mon Dieu ! par exemple le travail que vous êtes en train de poursuivre sur les chefs bédouins et leurs besoins personnels d'argent.

Parlant ainsi, il ne me quittait pas des yeux. Je ne bronchai pas. C'était vraiment de la très jolie escrime.

— Me voilà fixé sur ma valeur, dis-je, je vous en remercie. Mais n'exagérez-vous pas un peu, par amicale politesse ?

Il allumait sa pipe, dont il tira une bouffée.

— Je n'exagère pas.

— Comment ! Vous n'allez pas me faire croire qu'une statistique de cette sorte, vous n'êtes pas en mesure de la dresser vous-même.

— Assurément, dit-il, je peux. Mais le travail d'un adversaire est toujours le meilleur des moyens de contrôle. Tenez, quand j'étais petit garçon, au collège, j'étais le premier en mathématiques. N'empêche qu'aux compositions, et si persuadé que je fusse que mes problèmes étaient justes, j'essayais toujours de jeter un coup d'œil sur la copie de mon voisin. Cela raffermissait

encore ma confiance, comprenez-vous ? On est drôle, n'est-ce pas, quand on est petit ?

— Très drôle, Hobson. Et quand on est grand ?

Posément, il repliait sa carte, mettait de l'ordre dans ses papiers. Puis, il remplit à moitié deux verres de whisky.

— Je vous l'ai déjà dit, fit-il avec gravité. J'aime, j'aime beaucoup jouer le jeu contre vous.

— En attendant, c'est entendu pour demain soir, huit heures ?

— C'est entendu.

Il avait les pieds dans ses pantoufles. Je pouvais être tranquille. Il n'avait pas, apparemment, l'intention de sortir ce soir-là.

Nous arrivâmes à Sofar un peu après onze heures. L'automobile s'arrêta, sur mon ordre, devant le petit café de la veille. Il était encore éclairé. A minuit moins un quart, nous reparâmes. Il n'y avait pas bien longtemps que minuit était passé lorsque la Ford, quittant la route d'Ain-Zaha'ta, s'engagea sur le chemin de Djemal. Que d'événements en vingt-quatre heures ! Ainsi, dans les tragédies, longuement, longuement, les événements générateurs s'échafaudent, s'accroissent... Puis, subitement, le drame se déclenche.

Nous pénétrions dans la gorge du Nahr-el-Hayat. Le chemin, jusque-là lunaire et jaune, devint ténébreux. L'automobile ralentit sa vitesse.

— Halte ! attends-moi.

L'eau des douves luisait faiblement à droite et à gauche du pont qui les franchissait pour aboutir à la grande porte de la cour d'honneur. Je m'étais muni d'une lampe électrique. Elle me fut nécessaire pour découvrir l'anneau de la sonnette. Je le tirai. Une cloche grêle tinta, très loin, dans l'obscurité.

Un bruit de pas naquit, grandit. Un guichet s'ouvrit dans le bois épais de la porte. Une voix m'interpella en arabe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la part du commandant Hobson, répondis-je dans la même langue. Pour ta maîtresse. Communication urgente et importante.

La porte s'entre-bâilla pour me laisser passer. Je ne m'étais pas trompé. Quel sésame, le nom de cet Hobson !

Deux hommes m'accueillirent et refermèrent la porte. Ils m'encadrèrent, et nous traversâmes ensemble la cour ténébreuse. Je ne distinguais pas leurs traits. Ils étaient de taille moyenne, et vêtus, comme les Egyptiens de la ville, de longues chemises blanches.

Nous pénétrâmes tous trois dans une immense salle d'attente. Accroupi sur des tapis, ayant à son côté un plateau avec une tasse de café, un vieillard faisait des réussites. C'était un nègre monstrueux, aux bajoues flasques et pendantes.

Son petit œil cruel m'interrogea. Imperturbable, je lui répétai ma phrase ?

Il demanda :

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai ordre de ne le dire qu'à ta maîtresse, répondis-je.

— Elle dort.

— Ce n'est pas vrai.

— Je te dis qu'elle dort.

— Réveille-la.

Il poussa un grognement. Mais mon ton lui en avait imposé. Il se leva pesamment, et je restai seul avec mes deux introducteurs.

J'eus le temps de jeter un coup d'œil sur la salle où je me trouvais. Ah ! le bel endroit pour jouer *Zaïre*. Une énorme architecture franque, avec des ogives et des piliers sombres. Aux murailles étaient accrochées des panoplies : cottes de mailles, haches d'armes, boucliers ronds, et le casque sarrasin, avec sa pointe longue et fine.

Bientôt, le nègre fut de retour.

— Viens, dit-il.

Je le suivis. Il allait, tournant des commutateurs ; des corridors, des escaliers s'éclairaient successivement sur notre passage, et, derrière nous, retombaient dans l'ombre. Je donnerai une autre fois, à loisir, une description de ces lieux, destinés à me devenir plus familiers que mon étroite chambre de la Remonte. Arrivé devant

une immense porte de bois précieux, mon guide l'ouvrit et s'inclina, me faisant signe d'entrer.

Du premier coup, au milieu du luxe bizarre qui l'entourait, j'aperçus la comtesse Orlof. Elle lisait. Ses cheveux dénoués inondaient ses épaules. Jamais je ne les aurais crus aussi opulents. Une tunique diaphane laissait deviner à peu près tout son corps. Ah ! pour qu'on se gênât si peu avec l'envoyé, qu'est-ce que ce devait être avec l'envoyeur !

En m'apercevant, elle s'était levée. Mais je ne lui laissai pas le temps de revenir de sa surprise.

— Philippine ! criai-je.

Elle avait retrouvé tout son empire sur elle-même.

— Bravo ! dit-elle, bravo ! Tous mes compliments, capitaine Domèvre !

D'un geste sec, elle avait ordonné au nègre de se retirer. Nous demeurions seuls, face à face.

Elle répéta :

— Tous mes compliments !

En même temps, elle me considérait d'un air à la fois satisfait et ironique.

— Bien joué, capitaine. Il est certain que, si vous vous étiez fait annoncer sous votre nom... Mais pourquoi, je vous prie, avoir choisi le nom du commandant Hobson ?

— Il est vrai, dis-je. J'aurais pu me réclamer aussi bien de celui de Djemal Pacha.

— Vous êtes plus sot qu'impertinent, fit-elle avec beaucoup de calme.

Elle reprit :

— Dites-moi, avez-vous fait cette expédition pour demeurer ainsi, comme un cierge, devant ma porte ? Est-il d'usage, chez vous, que les prix d'excellence n'osent pas gravir l'estrade où les attend la couronne de papier vert ?

Elle s'était assise, et me faisait signe de venir à elle. J'obéis assez gauchement. Elle continuait à m'observer. Puis, elle alluma une cigarette.

— J'ai perdu, murmura-t-elle. C'est bier, je paierai. Que pensez-vous que je vous aurais demandé, si j'avais gagné ?

Je ne répondis pas.

— C'est une auto militaire qui vous a conduit jusqu'ici ? dit-elle après un instant de silence.

— Non, madame. C'est une auto que j'ai louée.

— Elle est là ?

— Oui.

Elle sonna. Le poussah noir reparut.

— Atar-Cull, ordonna-t-elle, paie le chauffeur du capitaine, et dis-lui qu'il peut s'en aller.

Derechef, nous fûmes seuls. Elle me regardait en souriant.

— Vous ne me déplaîsez pas, avec vos manières, dit-elle. Mais combien vous m'eussiez plu davantage si, avant de sonner à ma porte, vous aviez renvoyé vous-même votre automobile. J'aime qu'on ait confiance en soi.